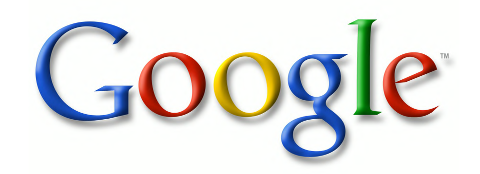
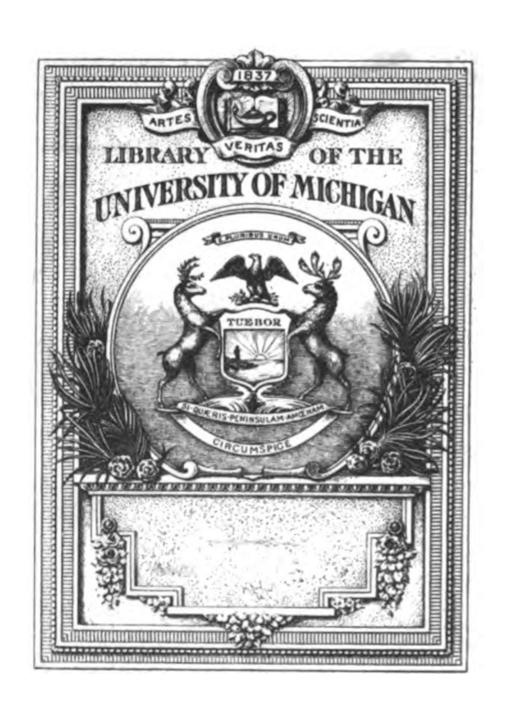

Google




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Hommage de l'auteur

E. BOVET

SULLY PRUDHOMME

(AVEC LETTRES INÉDITES)



TIRAGE A PART DE „WISSEN UND LEBEN"
No 23, VIme ANNÉE, 1 SEPT. 1913, ZURICH

Les quelques pages que je consacre ici à Sully Prudhomme n'ont pas la prétention d'être une „étude"; il faudrait pour cela un volume entier, et je ne songe pas à ajouter un livre à tous ceux qu'on a déjà publiés sur ce grand sujet. Je désire simplement signaler à nos lecteurs de langue allemande l'œuvre très noble d'un poète peu connu hors de France. A nos lecteurs français j'apporte quelques lettres inédites; elles furent adressées, avec beaucoup d'autres, à une amie, confidente intellectuelle, qui ne veut pas être nommée. Je dois à cette amie bien mieux encore que des „documents inédits": un trésor de purs souvenirs . . .

L'œuvre de Sully Prudhomme a plus d'un rapport avec le programme de cette revue; elle tend, à travers des conflits douloureux, à une synthèse de la science et de la vie, à une harmonie de la raison avec le cœur. Cette rencontre n'est pas fortuite. Depuis vingt-cinq ans je suis de ces „amis inconnus" sur lesquels le poète de *Justice* a exercé une influence constante et profonde, et qui, aujourd'hui, retrouvent, entre les feuillets de ses livres, leur jeunesse enfiévrée, leurs angoisses, et les raisons de leur discipline. „A ses vers sont attachés des moments inoubliables de leur vie intérieure". (G. Paris).

I.

La meilleure introduction à une lecture de Sully Prudhomme, c'est l'étude de son ami intime, Gaston Paris, parue en octobre 1895 et janvier 1896 dans la *Revue de Paris* et plus tard dans le volume *Penseurs et poètes*. On lira ensuite l'excellent ouvrage de M. Zyromski: *Sully Prudhomme* (Colin, 1907) et enfin celui de M. Hémon: *La philosophie de M. Sully Prudhomme* (Alcan, 1907)[1]).

---

[1]) Je cite encore deux ouvrages allemands: Karl, *Sully Prudhomme, eine psychologisch literaturgeschichtliche Studie* (Leipzig, Gronau 1907, et Brangsch, *Philosophie und Dichtung bei Sully Prudhomme* (Berlin, Felber 1911). Pour la bibliographie plus complète, voir Lanson: *Manuel bibliographique* p. 1284 (Hachette 1912).

Je résume en peu de lignes les faits essentiels de la biographie: né à Paris en 1839, de santé délicate, Sully Prudhomme[1]) avait deux ans lorsque son père mourut; élevé par sa mère dans le deuil, puis malheureux dans la solitude morale de l'internat, il étonna ses camarades par sa précocité intellectuelle; quoique poète déjà (et romantique) il se passionnait surtout pour les mathématiques et allait entrer à l'Ecole polytechnique lorsqu'une ophtalmie le força à orienter sa carrière dans une autre direction; il essaya de l'industrie, puis il fit du droit, sans enthousiasme, et se voua enfin entièrement à la poésie et à la méditation philosophique. Un grand amour, malheureux; la guerre de 1870; une cruelle maladie (paralysie partielle de la partie inférieure du corps); et surtout la lutte intime avec le Sphinx de la destinée, ce sont les faits essentiels pour qui veut comprendre le caractère et l'évolution de sa poésie. Elu à l'Académie française en 1881, lauréat du prix Nobel en 1902, aimé et vénéré par une élite, mais étrangement dédaigné par les critiques et poètes d'une école nouvelle, Sully Prudhomme mourut le 7 septembre 1907.

II.

La critique aime à distinguer chez Sully Prudhomme deux poètes différents: l'un est élégiaque et dit sa vie intime en des pièces assez courtes; l'autre expose en de grands poèmes son système philosophique et les découvertes de la science moderne. Cette division est en partie arbitraire; elle méconnaît l'unité de l'œuvre qui seule explique la mélancolie poignante du poète élégiaque.

En effet, les expériences personnelles (enfance endeuillée, maladie, chagrins d'amour) ne suffisent pas à expliquer cette

[1]) Le nom du poète demande une remarque expresse. Il s'appelait en réalité René-François-Armand Prudhomme, mais toutes ses œuvres sont signées Sully Prudhomme. Sully est un surnom „devenu inséparable de son nom" (G. Paris). C'est que, grâce à une comédie de Henry Monnier, *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme* (1852), ce nom était devenu synonyme de bourgeois sot et prétentieux; il eût été dangereux de le mettre sur un volume de vers. C'est donc une erreur formelle que de nommer notre poète Prudhomme, ainsi que le font plusieurs ouvrages et catalogues allemands, et même l'*Anthologie des poètes français* de Walch et le *Répertoire* de Thieme.

tristesse, ni surtout le triomphe final de la sérénité. Il y a à cela des raisons plus profondes et plus générales.

Je ne puis donner raison à M. Zyromski quand il écrit: „Sully Prudhomme s'est libéré sans effort de l'esprit romantique". Je crois au contraire à une persistance de l'esprit romantique, en conflit avec le positivisme scientifique; d'où une douleur nouvelle que seul Vigny avait déjà connue.

On aura beau dire et beau faire: par action ou par réaction, le romantisme est à la base de toute la littérature du XIXe siècle. Flaubert écrivait à George Sand, en 1866: „Enfin nous étions des romantiques d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là." Et le 3 février 1873 il lui écrivait encore: „Votre vieille ganache romantique et libérale vous embrasse tendrement". Zola a fait quelque part un aveu identique; et Taine, grand admirateur de Musset, aimait à citer ces vers de *Don Paez:*

Oh! dans cette saison de verdeur et de force,
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le col d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins étincelants d'une folle maîtresse!

Sans doute, depuis quelques années, le romantisme a une mauvaise presse; on ne veut plus en voir que les exagérations ou les petits côtés; on exhume les poètes les plus médiocres pour voiler en quelque sorte la gloire des plus grands; leurs inepties documentent la „neurasthénie romantique". Avec cette méthode il serait aisé de démolir toutes les écoles littéraires; ce n'est plus de l'histoire, c'est de la politique tendancieuse; et l'éreintement du Romantisme se rattache à la campagne systématique dirigée contre la Révolution et contre J.-J. Rousseau.

Le Romantisme, une maladie? soit, si la jeunesse est une maladie. Il a eu de la jeunesse l'exubérance, la force tumultueuse, l'angoisse et l'enthousiasme[1]). Tout en réagissant contre

[1]) Zyromski cite le mot de Gœthe: „Le classique, c'est le sain; le romantique, c'est le malade". Que Gœthe, né en 1749, ait parlé ainsi, c'est compréhensible, surtout si l'on songe au romantisme allemand. Mais nous avons de bonnes raisons pour sentir et penser autrement.



lui, le réalisme n'en fut pas moins une continuation; le Romantisme portait en lui tout le XIX[e] siècle; Vigny en est une preuve, et M. Zyromski a parfaitement raison de rapprocher Sully Prudhomme de Vigny.

Sully Prudhomme a adressé à J.-J. Rousseau des vers dont je détache deux strophes significatives. En parlant de la Muse:

> Elle salue en toi le premier qui sut rendre
> Aux yeux pour la campagne un regard attendri,
> Au cœur l'intime accent que tout cœur peut comprendre,
> La chair et la couleur au langage amaigri.
>
> — — — — — — — — — — — — — — — —
>
> Car si tu n'as pas eu les divines ressources
> Du murmure des vers pour endormir tes maux,
> Des poètes futurs tu fécondas les sources
> Par de nouveaux tourments et des soupirs nouveaux.
>
> *(Le Prisme)*

L'„intime accent que tout cœur peut comprendre", c'est la sensibilité romantique, qui est la moitié du génie de Sully Prudhomme. D'autre part, né en 1839, l'année même où commençait à paraître le *Cours de philosophie positive* de Comte, et contemporain de Flaubert, de Taine, de Zola, Sully Prudhomme ne pouvait se soustraire aux idées de son époque; sa forme intellectuelle le portait même aux sciences exactes, au positivisme. En 1865, lorsqu'il publia les *Stances et poèmes*, ses amis furent pris d'une grande émotion. Gaston Paris le dit: „Notre génération allait-elle voir proclamer celui que nous regardions comme son poète?" mais, après les *Epreuves* (1868) et les *Solitudes* (1869) „nous comprîmes qu'il n'emboucherait pas, comme nous avions pu le croire un instant, la trompette qui nous mènerait au combat". La tristesse, le découragement dominaient; cela s'explique en partie par la débilité physique, par le manque de volonté agissante, mais surtout par le conflit que je viens d'indiquer: la sensibilité idéaliste en lutte avec l'intellect positiviste. Toute sa vie Sully Prudhomme cherchera, avec angoisse, la synthèse de ces deux forces, synthèse que nous cherchons aujourd'hui encore, avec plus de chances de réussir.

Qu'il s'agisse de la nature éternelle et indifférente, des amours qui passent, ou de l'âme qui s'affirme sans preuve, tous les désespoirs et tous les rêves romantiques se retrouvent chez Sully

Prudhomme, mais sous une forme nouvelle, fortement concentrée, sans rhétorique, d'une précision analytique qui a quelque chose de scientifique. Tout le monde connaît *le Lac* de Lamartine et la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo. Voici un motif semblable en trois petites strophes :

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts;
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours . . .

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours;
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours . . .

Ici-bas tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours . . .

(Stances et poèmes)

Qu'on relise de Musset la *Lettre à Lamartine* et l'*Espoir en Dieu* et qu'on médite ensuite ces deux petites pièces:

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

(Stances et poèmes)

L'AME

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front
Une âme invisible et présente
Ceux qui doutent la chercheront,
Je la répands pour qu'on la sente.

Partout scintillent les couleurs,
Mais d'où vient cette force en elles?
Il existe un bleu dont je meurs,
Parce qu'il est dans les prunelles.

Tous les corps offrent des contours,
Mais d'où vient la forme qui touche?
Comment fais-tu les grands amours,
Petite ligne de la bouche?

Partout l'air vibre et rend des sons,
Mais d'où vient le délice intime
Que nous apportent ses frissons,
Quand c'est une voix qui l'anime?

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front
Une âme invisible et présente.
Ceux qui doutent la chercheront,
Je la répands pour qu'on la sente.

(Stances et poèmes)

On pourrait multiplier les exemples; partout on retrouverait ce mélange inextricable du doute et de l'affirmation, de la science et du sentiment. C'est ainsi que le poète dit à la Grande Ourse:

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
O figure fatale, exacte et monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi: c'est toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du soir.

(Epreuves)

Au Romantique, les claires étoiles étaient un regard de Dieu; à Sully Prudhomme, elles disent les lois éternelles de la matière. Il y a là une sobriété d'expression et une acuité de pensée inconnues en 1830; mais il s'y mêle un accent personnel et une émotion que les Parnassiens réprouvaient. Et pourtant les histoires de la littérature mettent Sully Prudhomme au nombre des Parnassiens! Cela s'explique par la forme, par le côté scientifique et philosophique de son œuvre; c'est une erreur néanmoins, une simplification excessive. Voici deux fragments de lettres où le poète est très net:

„Le *Parnasse* proprement dit est un recueil de poésies publié par Alphonse Lemerre et auquel ont contribué des poètes qui ne se doutaient pas du tout qu'un jour ils seraient tous rangés pêle-mêle dans une même Ecole portant le nom de ce recueil. Il est vrai, plusieurs d'entre eux avaient une préoccupation très accentuée de la façon du vers; ils en soignaient l'harmonie et la rime avec beaucoup de zèle, mais ce n'a pas été un programme et tous les autres étaient différemment doués et inspirés. C'est M. Xavier de Ricard qui a principalement poussé Lemerre à faire cette publication, et ce poète était sans doute curieux du style, mais non moins soucieux de la pensée.

Quant à moi, je suis toujours demeuré tout à fait indépendant, et l'on commet une grave erreur en m'enrôlant parmi ceux de mes confrères qu'on a nommés depuis *parnassiens*. Je n'ai de commun avec eux que la forme classique des vers et le respect de la consonne d'appui, dont l'emploi est du reste bien antérieur au présent siècle. Il serait impossible de rapporter mon inspiration à aucune école . . ."

Ailleurs il parle de Leconte de Lisle, autour duquel on groupe généralement les Parnassiens; à propos de divers poèmes présentés à un concours de poésie de l'Académie, il écrit:

„Leconte de Lisle et moi nous ne nous entendons guère dans nos appréciations de la valeur poétique des ouvrages de ce genre. J'essaie de bien entrer dans sa pensée, je n'y réussis pas comme je le voudrais. Ce qui l'intéresse, c'est la nature à l'état sauvage et brute, atroce, et belle seulement de la naïveté de ses appétits; par exemple il représentera volontiers une femme de chef barbare arrachant le cœur du vaincu pour l'offrir palpitant à son mari, et je ne sais s'il ne se complaîrait pas à montrer ce cœur rôti par cette mégère pour le régal du vainqueur. Il est certain qu'il y a une beauté propre à la nature farouche, une beauté plastique. Je ne le conteste pas. Leconte de Lisle aime, non pas seulement la sauvagerie, mais bien encore la plus haute élégance de la forme, surtout ce qu'il y a de typique et de simple dans la nature; les mœurs homériques, dans ce qu'elles ont de noble et de virilement naïf le captivent. Je n'y vois pas d'objection. Mais ce n'est pas dans les choses primitives qu'il faut chercher, à mon avis, de quoi satisfaire l'âme moderne, je parle de l'âme affinée par les conquêtes d'une civilisation prodigieusement développée dans tous les sens. La grâce n'exclut pas du tout la complexité, car elle suppose la variété; une poésie gracieuse datée d'aujourd'hui est antipathique à Leconte de Lisle; je m'imagine que le goût qui préside à la toilette d'une femme élégante de nos jours lui est absolument étranger; il ne doit admirer que la tunique grecque pour la noblesse de ses plis ou le sayon d'un chevrier pour la rudesse de ses poils. Toute délicatesse dans l'expression lui semble mièvrerie; un vers coulant au bout duquel la rime s'épanouit naturellement comme la fleur même de ce vers, lui semble insipide. Pour lui plaire on ne gagne rien à effacer l'art dans une œuvre en le poussant jusqu'à le rendre indiscernable du naturel; il paraît aimer que l'art se montre toujours, à la condition de réussir toujours. Un cœur moderne me semble beaucoup plus curieux à analyser que celui d'une brute où l'instinct et l'appétit dominent aveuglément, ou que celui d'une

belle esclave dont le rêve est fait du souvenir très simple de sa hutte natale. Je ne veux pas être dupe de la perspective des âges. Briséis ne pouvait pas avoir les mains propres, non plus que la fameuse Hélène; malgré les aiguières, un fond de graisse de mouton devait demeurer incrusté dans le bout des doigts qui saisissaient les viandes. Rien en réalité ne devait être plus grossier qu'un Ajax. C'est en les dégageant de leur croûte réelle que l'imagination fait de ces êtres-là des types de haute élégance capables de tenter le ciseau d'un Phidias. Je tâche de comprendre l'esthétique de Leconte de Lisle, car il a fait des vers admirables tels qu'il n'y en a pas de plus achevés dans notre langue; je trouve qu'il ne s'assimile pas le tempérament d'autrui et prétend imposer à tous la loi du sien . . ."

Ces derniers mots sont à méditer par ceux qui croient encore à „l'objectivité" du Parnasse!

Infiniment sensible, et pourtant épris de certitudes scientifiques; analyste impitoyable, et pourtant respectueux du mystère des âmes, Sully Prudhomme est une individualité très à part; c'est avec Pascal, c'est avec Vigny qu'il a les affinités les plus profondes. Donc pas d'„école"; mais une fraternité intellectuelle et morale; la même souffrance devant les mêmes problèmes qui reparaissent derrière les „solutions" de même que l'horizon infini reparaît derrière les cimes conquises.

De Sully Prudhomme je ne veux dire ici ni les amours, ni les angoisses philosophiques, ni d'autres douleurs encore; c'est dans ses vers qu'il faut les connaître et les revivre. Constatons simplement que son pessimisme va d'abord grandissant, jusqu'au désespoir, des *Epreuves* aux *Solitudes* et des *Solitudes* aux *Vaines Tendresses* (1875). La vie humaine ne serait-elle vraiment qu'un triomphe inexorable de la force brutale? L'idéal des âmes ne serait-il qu'une illusion? Au moment où la froide science semble avoir dissipé cette illusion, une réaction vigoureuse se produit.

Il y a à cela une raison générale, patriotique: la France, vaincue en 1870, s'est relevée comme par miracle; d'où lui sont venues ces énergies nouvelles? Et il y a une raison plus particulière: les intellectuels positivistes ont-ils peut-être leur part de responsabilité aux désastres de 1870? N'ont-ils pas maintenant à expliquer, à légitimer, à encourager cette résurrection d'un peuple républicain qui ne *veut* pas disparaître? N'y aurait-il pas une vérité supérieure aux certitudes de la science? Toutes ces questions, que Sully Prudhomme s'était déjà posées, réapparaissent devant lui, sous un jour nouveau; il les reprend en une série

de poèmes, *Les Destins, Le Zénith, La Justice* (1878), *Le Bonheur* (1888), qui sont un crescendo de courageux optimisme.

Dans *Les Destins* l'homme disait déjà à la nature:

Ne mesurant jamais sur ma fortune infime
Ni le bien, ni le mal, dans mon étroit sentier
J'irai calme, et je voue, atome dans l'abîme,
Mon humble part de force à ton chef-d'œuvre entier.

Dans *Le Zénith*, cette noble ambition se précise encore:

Non! de sa vie à tous léguer l'œuvre et l'exemple,
C'est la revivre en eux plus profonde et plus ample,
C'est durer dans l'espèce en tout temps, en tout lieu,
C'est finir d'exister dans l'air où l'heure sonne
Sous le fantôme étroit qui borne la personne,
Mais pour commencer d'être à la façon d'un dieu!

L'éternité du sage est dans les lois qu'il trouve;
Le délice éternel que le poète éprouve,
C'est un soir de durée au cœur des amoureux!
Car l'immortalité, l'âme de ceux qu'on aime,
C'est l'essence du bien, du beau, du vrai, Dieu même,
Et ceux-là seuls sont morts qui n'ont rien laissé d'eux.

Dans cette évolution de Sully Prudhomme, qui va du pessimisme à l'optimisme, il y a évidemment, tout au fond, une question de „tempérament", d'intuition, qu'on ne saurait expliquer à des esprits d'une autre catégorie. A la petite communauté que constituent les lecteurs de *Wissen und Leben*, toute explication serait superflue; nous nous sommes unis précisément parce que nous avons cette confiance du poète, parce que pour nous l'histoire, malgré ses brutalités, est un triomphe de la volonté, de la conscience humaine, supérieure aux lois physiques. Pour nous l'histoire est une *création* toujours renouvelée. On peut fort bien s'émanciper de tous les mythes chrétiens, de toutes les révélations, et *constater* pourtant (sans en savoir l'origine) cette force intime qui entraîne l'humanité vers un idéal de justice et de bonté. C'est ici, dans la franche acceptation de ce mystère, que l'idéalisme se heurtera toujours au positivisme; et c'est ainsi que Sully Prudhomme se heurta à Taine. Il écrit:

„Je suis allé hier voir Gaston Paris et j'ai rencontré chez lui ses visiteurs ordinaires, Taine entre autres, et Boissier; de Vogüé et Leroy-Beaulieu (Anatole) y sont venus aussi, puis un Anglais et des gens que je ne connais pas. Les relations professionnelles de Gaston sont très éten-

dues. Il connaît beaucoup d'Allemands, ses anciens condisciples d'Heidelberg où il a suivi les cours de l'Université[1]), mais il ne leur rend pas leurs visites, depuis la guerre. On a traité des questions très intéressantes; Taine a critiqué la *Déclaration des droits de l'homme*, et je l'ai défendue en principe. Il prétend qu'on ne peut rien édicter de général et d'abstrait touchant les principes de la législation, que chaque peuple exige une constitution adaptée à son caractère, qu'il n'y a pas de droit également applicable aux Français et aux sujets du roi de Dahomey. Je réponds que la seule qualité d'hommes donnée aux uns et aux autres leur confère à tous un fond de droit commun, très large, il est vrai, mais néanmoins précis et respectable. Un homme ne naît pas esclave d'un autre homme, par exemple; voilà un principe de droit universel qui peut entrer dans une déclaration des droits de l'homme. Taine réplique: les sujets du roi de Dahomey ne l'entendent pas ainsi, ils lui reconnaissent parfaitement le droit de les faire obéir et de les tuer. — C'est possible, mais il ne s'agit pas de savoir si tous les hommes, quelle que soit leur culture, se font la même idée du droit; il s'agit de savoir s'il existe un droit primordial commun à tous, qu'ils le connaissent et en usent, ou qu'ils l'ignorent et le négligent. J'ai toujours admiré la *Déclaration des droits de l'homme*; c'est l'acte par lequel a été dégagée pour la première fois, de toutes les altérations que les tyrannies ont fait subir à la nature humaine, la véritable essence de l'homme, sur laquelle se fondent ses droits inaliénables . . ."

On reconnaît là celui qui a dit dans *La Justice*:

Le respect de tout homme est la justice même:
Le juste sent qu'il porte un commun diadème
Qui lui rend tous les fronts sacrés.
Nuire à l'humanité, c'est rompre la spirale
Où se fait pas à pas l'ascension morale
Dont les mondes sont les degrés.

Je sais bien que, dans l'œuvre de Sully Prudhomme, *La Justice* est le poème le moins heureux; la pensée philosophique n'y trouve souvent qu'une expression froide et prosaïque; malgré quelques strophes émues, l'ensemble est trop schématique; mais le poème demeure intéressant en tant qu'une étape de l'évolution morale, et comme préparation au *Bonheur*. La Dédicace pose nettement le problème: „La raison et le cœur sont divisés. Ce grand procès est à instruire dans toutes les questions morales; je m'en tiens à celle de la justice. Je voudrais montrer que la justice ne peut sortir ni de la science seule qui suspecte les intuitions du cœur, ni de l'ignorance généreuse qui s'y fie exclusivement; mais que l'application de la justice requiert la plus délicate sympathie pour l'homme, éclairée par la plus profonde

[1]) Erreur; G. Paris étudia à Bonn et à Gœttingue, mais non à Heidelberg.

connaissance de sa nature; qu'elle est, par conséquent, le terme idéal de la science étroitement unie à l'amour."

A ne constater que les „faits", la justice ne règne nulle part sur la terre: les espèces entre elles, les individus d'une espèce entre eux, les Etats entre eux, et les individus dans l'Etat, tous les êtres n'obéissent qu'à l'instinct égoïste, au besoin ou à des lois imparfaites et inefficaces. Et si, dans l'univers, la matière est à peu près identique, on ne saurait admettre qu'elle ait constitué quelque part un monde meilleur. L'univers est soumis à des lois fatales, excluant la justice qui suppose la liberté. Et pourtant le poète constate un autre fait: c'est que la conscience rend l'homme responsable devant la loi morale. D'où vient cette voix qui s'oppose à la fatalité? Mystère. Elle permet du moins de conclure que l'homme, degré suprême dans l'échelle des êtres, a créé la notion de justice, et que, par une lente évolution vers le Divin, il tend à réaliser la justice dans la Cité. Si puissantes que soient la matière et la critique analytique, elles ne peuvent rien contre la conscience, contre la dignité humaine. „Le sentiment de la dignité, inconcevable si tout n'est que force aveugle, implique la liberté en dépit de tous les raisonnements. Il est la vraie base de la moralité prise dans son sens le plus haut, et il est le gage que cette moralité n'est pas illusoire" (G. Paris). On reconnaît ici Pascal: „Mais quand l'Univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue . . . toute notre dignité consiste donc en la pensée . . ." et le Vigny de la *Bouteille à la mer*. Et c'est bien le seul rocher solide dans l'océan de nos incertitudes. „*Comment fais-tu les grands amours — Petite ligne de la bouche?*" Si des lèvres de chair cueillent sur d'autres lèvres le baiser de l'amour et celui du pardon, pourquoi les instincts obscurs ne se transformeraient-ils pas en idéal moral? Que d'autres parlent de „miracle" et de „révélation", nous dirons avec plus de respect: mystère. Nous ne sommes point chassés d'un paradis, déchus d'une divinité: nous y montons. Et le chœur chante:

Un jour les cœurs, tous envahis
Par le grand flux d'amour qui monte,
De s'être si longtemps haïs
N'auront plus que surprise et honte.

Il nous semble que le présent
N'offre que rapine et carnage;
Toujours pourtant il en surnage
Un nouveau dogme bienfaisant.

Toujours les causes magnanimes
Ont leur triomphe, lent ou prompt:
Fumés par le sang des victimes,
Les oliviers triompheront.

Dans l'évolution de Sully Prudhomme, il faut dégager un fait essentiel: tant qu'il fut pessimiste, il analysa surtout ses douleurs personnelles. Disons mieux: tant qu'il analysa ses douleurs personnelles, il demeura pessimiste. Une lueur d'espérance grandit pour lui avec l'idée de solidarité. C'est par là qu'il se différencie, de plus en plus, des Romantiques et des Parnassiens[1]). Parlant des artistes en général, j'ai écrit ailleurs ces mots qui ne s'appliquent à nul autre mieux qu'à Sully Prudhomme: „Créature périssable, soumise aux innombrables contingences de son temps, l'artiste pénètre en martyr volontaire jusqu'au fond de sa douleur; il y trouve l'humaine fraternité“ [2]). Désormais il ne voit plus, dans l'homme, l'individu, mais l'être social; et si tout à l'heure il donnait comme idéal la justice, dans la Cité, maintenant il s'élève d'un degré encore, il trouve le bonheur dans le sacrifice, c'est-à-dire dans la loi de travail et de douleur librement acceptée. C'est son dernier poème, *Le Bonheur* (1888).

Sur terre Faustus et Stella ont été séparés par un obstacle insurmontable; ils se retrouvent dans un monde supérieur, affranchis de toute contrainte, de tout effort. Leur amour semble réaliser le plus beau des rêves terrestres; mais cette félicité même engendre une sorte de satiété; la vie sans désir perd de son prix; à l'inquiétude vague qui pénètre les deux amants vient s'ajouter un cri, cri d'angoisse, parti de la terre, et qui monte de cieux en cieux. Faustus et Stella décident de renoncer à leur bonheur pour porter aux hommes la certitude d'un monde meilleur. L'ange de la mort les emporte sur son aile; quand ils arrivent sur la terre, l'humanité est morte, et la nature brute a

[1]) M. Zyromski l'a fort bien dit, et me semble avoir vu mieux que tout autre l'idée de foi et de discipline chez Sully Prudhomme. Je ne saurais trop recommander la lecture de son livre, surtout dans sa deuxième partie.

[2]) *Lyrisme, épopée, drame*, p. 230.

reconquis tout ce que notre civilisation lui avait arraché. Faustus et Stella décident alors de recommencer la vie humaine, avec tous ses risques . . . „Ils ont compris qu'il n'y a pas de joie sans souffrance, qu'il n'y a pas de dignité sans sacrifice, et que le sentiment du bonheur ne peut être que celui d'une halte momentanée dans un chemin qui mène à un but toujours entrevu et jamais atteint" dit Gaston Paris, à qui le poème fut dédié.

Le bonheur n'est dû qu'à l'effort.

C'est la conclusion de Sully Prudhomme; et ces mots, si simples en apparence, contiennent une synthèse en raccourci: à la révolte individualiste des Romantiques ils opposent la discipline; au déterminisme déprimant des positivistes ils opposent le libre consentement. „Faire de nécessité vertu" est une expression de la sagesse pratique; la sagesse plus haute d'un Sully Prudhomme réussit à dégager de la nécessité la liberté même. Dans le domaine moral, l'homme qui prend conscience de la loi la domine en s'y soumettant; elle n'est plus un cercle fermé, elle est la spirale ascendante. Se connaître soi-même, savoir où l'on va, c'est remplacer peu à peu le *devoir* par le *vouloir*. Parvenu à ce triomphe de la volonté par le sacrifice altruiste, le poète avait atteint le degré suprême de *sa* poésie; il ne voulut point se répéter ou revenir à des confessions personnelles. Il se tut, comme poète[1]); jusqu'à sa mort (7 septembre 1907) il ne fut plus qu'un être de bonté, et un directeur de conscience pour les amis, connus et inconnus. Même disparu, il est encore notre guide le plus sûr vers la lumière d'une foi nouvelle.

III.

Il n'a pas que des amis; parmi les „jeunes" (ou ceux qui le furent vers 1890) plusieurs ont réagi; cela se comprend; c'est dans la règle et ne signifie pas grand chose pour la valeur durable d'une œuvre; mais la réaction contre Sully Prudhomme

---

1) Les poésies sont éditées chez Lemerre; en 5 volumes in-12° ou 4 volumes in-8°; il faut y ajouter un volume posthume, *Epaves*. L'œuvre en prose a paru en partie chez Lemerre, en 3 volumes in-8°. En outre, chez Alcan: *La vraie religion selon Pascal*, *Psychologie du libre arbitre*, et *Le lien social*. Enfin, récemment, *Lettres à une amie* (Mme E. Amiel) 2 volumes in-8°.

a été particulièrement brutale ou dédaigneuse. M. Charles Morice, rendant compte de mon livre *Lyrisme, épopée, drame*, le résume et l'éreinte en quelques lignes, disant entre autres: „que voulez-vous qu'on fasse de l'opinion d'un critique . . . qui ne soupçonne pas Villiers de l'Isle-Adam, Rimbaud, qui admire passionnément Dumas fils et Sully Prudhomme?" Voilà des raisons probantes. Or, c'est à M. Morice, sauf erreur, que je dois d'avoir lu, il y a longtemps, Villiers de l'Isle-Adam et Rimbaud, car c'est vers 1892 que j'achetai son livre si suggestif *La littérature de tout à l'heure*. On y lit à la page 249, en note: „M. Sully Prudhomme n'est pas un poète. Des trois actes qui décomposent l'action esthétique (Pensée, Idée, Expression) il n'accomplit que le premier. Même il l'accomplit très insuffisamment, ses abstractions se maintenant toujours dans les vieilles généralisations. Quant au poète sentimental qui est l'autre face de ce poète philosophe, je pense qu'il a déjà rejoint dans l'ingrate mémoire des hommes les faiseurs de romances du premier Empire, et Reboul, et Dupaty; ses tendresses sucrées, sirupeuses, sont vaines, en effet, et cet amant eut sans doute toujours la tête chenue". Cela est grossier; et, depuis l'étude de G. Paris (1895) jusqu'à aujourd'hui Sully Prudhomme n'a pas à se plaindre de l'ingrate mémoire des hommes; mais il est vrai qu'il y a des réserves à faire, et G. Paris les a faites avec une franchise entière. Nous regrettons que le poète soit demeuré si obstinément fidèle à une prosodie vieillie; que la précision de son analyse laisse si peu de place à la rêverie, à la suggestion; que sa poésie scientifique, si hardie d'intention, voisine trop souvent avec la prose; mais c'est là la rançon de certaines qualités. Dans une lettre inédite, Sully Prudhomme se jugeait lui-même en ces termes:

„La fausse modestie m'est aussi odieuse que la vanité, dont elle est d'ailleurs une forme assez maladroite. Je vous demande si, de bonne foi, vous ne trouvez pas méridionalement outrées les épithètes dont use X . . . à mon égard (pour ne parler que de lui)? N'est-ce pas évidemment excessif? Est-il donc étonnant que je ne livre sa lettre qu'avec un peu d'hésitation? Si vous êtes juste (et, certes, vous l'êtes) vous vous mettrez à ma place et vous reconnaîtrez qu'il n'y a pas besoin d'affecter la modestie pour trahir quelque gêne à évoquer de pareilles lettres des archives de la flatterie confraternelle. J'ai trop pratiqué mon art pour n'en pas connaître à la fois les ressources et les difficultés; je me rends parfaitement compte du parti que j'ai tiré des unes et de la résistance que j'ai rencontrée dans les

autres. Nul mieux que moi ne peut mesurer la distance qui sépare mon œuvre de mon idéal et savoir combien souvent j'ai été humilié par mon impuissance aux prises avec mon aspiration. Je sais exactement ce que je vaux en tant que poète et l'on me fait beaucoup plus de plaisir quand on analyse mes qualités avec justesse que quand on me loue sans discernement en bloc. Je n'ignore pas qu'un éloge de confrère à confrère est, neuf fois sur dix, un prêt usuraire et qu'il est plus facile à donner qu'à motiver. Il faut entendre, ou plutôt il *faudrait* entendre toutes les réserves sournoises, toutes les réticences ambigues qui accompagnent cet éloge quand il n'est pas formulé devant celui qui en est gratifié! Et lors même qu'il est sincère, peut-on oublier que le goût littéraire est sujet à se transformer du tout au tout en un quart de siècle? Je me rends cette justice que j'ai accepté toutes les règles de la versification classique, augmentées des récentes exigences de l'oreille pour la rime, sans chercher aucune facilité, en compensation, dans la suppression des hémistiches ni dans les rejets; je suis très fier de cela. Je me rends encore cette justice que j'ai tenté, souvent avec succès, l'expression des états d'âme profonds et intimes dans mes poésies personnelles et que j'ai essayé, mais avec beaucoup moins de bonheur, l'introduction de la pensée philosophique dans la rêverie poétique. Voilà ce que je revendique très hautement et avec confiance, mais je ne me suis pas satisfait moi-même dans ces entreprises au point de concevoir de l'orgueil. Je sais où le bât me blesse. Voilà exactement l'état de ma conscience de poète. Je souffrirais d'être méconnu, je ne sais pas me féliciter d'être surfait. Je désire être simple, mais il devient difficile de l'être quand on se sent estimé trop au dessous ou trop au dessus de sa valeur..."

Laissons passer encore quelques années. Je serais étonné si bientôt d'autres „jeunes" ne saluaient pas en Sully Prudhomme un précurseur, non point dans sa forme, mais dans sa pensée et dans l'ambition de sa poésie[1]).

Pour que ces pages ne dépassent pas les limites d'*un* article, je me suis borné à une esquisse du poète, très incomplète et pourtant plus malaisée à faire qu'une longue étude.

L'œuvre philosophique, qui compte plusieurs volumes, est de premier ordre par sa profondeur et sa clarté. Elle n'aboutit pas à un „système" proprement dit, puisque Sully Prudhomme

[1]) G. Paris remarque, avec beaucoup de justesse, que Sully Prudhomme n'a pas que des symboles à l'ancienne manière, c'est à dire expliqués et peut-être trop clairs, mais qu'il a aussi des symboles purement suggestifs, ouvrant le plus large espace à l'interprétation; ainsi *Déclin d'amour* (dans les *Solitudes*); et il ajoute: „Ne fût-ce qu'à cause de cette pièce, nos symbolistes devraient regarder Sully comme un maître et un précurseur." Et voilà précisément, par une psychologie bien connue, la raison principale de leur animosité. Sully Prudhomme touche à eux, et les dépasse à certains égards, mais par une méthode toute différente. Il ouvre une brèche dans leur système exclusiviste; ça ne se pardonne pas. Ce sujet serait à reprendre en détail.

n'a jamais voulu „conclure"; dans son ensemble elle n'en a pas moins une tendance assez nette. Tous les problèmes que le poète avait affrontés, déjà dans ses brèves poésies, puis dans ses poèmes, sont repris ici avec une rigueur et une prudence toutes scientifiques: l'origine de la vie terrestre, le libre arbitre, les causes finales, la notion du mystère, les rapports de l'éthique et de l'esthétique, la dignité humaine, le devoir social . . . Un disciple et ami, M. Camille Hémon, a coordonné ces idées en un livre admirable de clarté et d'impartialité. C'est à ce livre que je renvoie mes lecteurs. Ici, je ne veux discuter que la dernière page de M. Hémon; la voici:

Le drame psychologique qui s'est déroulé, sans se dénouer, dans sa conscience n'est guère moins saisissant que ceux d'où sont sorties des pages comme celles de *Faust* et des *Pensées*. C'est par là que l'œuvre philosophique de M. Sully Prudhomme est un véritable symbole de l'esprit du siècle où elle a été produite. Il semble que quelque chose meure et que quelque chose naisse dans notre conscience moderne. Les progrès foudroyants de la connaissance scientifique, en révélant à la pensée humaine ses ressources, lui ont aussi tracé son domaine limité hors duquel ce que la naïve imagination des hommes d'autrefois avait rêvé s'est évanoui sans retour . . . Mais en même temps que la science nouvelle, l'éthique des temps nouveaux commence à poindre, faisant naître d'immenses espérances de justice et de vérité — ceci remplacera cela. La transition s'opèrera-t-elle sans crise et sans souffrance? Non! La pensée affranchie par la logique positiviste garde encore la nostalgie des mythes poétiques, des paradis, des credo, de tout ce qui fut pour elle l'Absolu adoré, révéré, formulé ou figuré. La conscience, encore tout imprégnée de la morale chrétienne, s'efforce d'en garder tout l'esprit sans les dogmes et s'étonne de la trouver, cette foi si aimable et si humaine, trop peu conforme à la vérité scientifique, base de l'éthique future. Conscience et raison, fidèles encore à leurs habitudes héréditaires, s'évertuent d'un commun accord à garder sa poésie au réel, sa divinité à l'être, son sens religieux au devoir; et pour se donner encore l'illusion des certitudes passées en attendant la certitude à venir, elles inventent des paradis point trop surnaturels, un Dieu point trop personnel, une poésie point trop mensongère. Mais la critique dénonce les sophismes et les fraudes, ruinant pas à pas ces fragiles constructions de rêve et de logique pure: chacun de ses démentis coûte une douleur nouvelle au malheureux penseur qui tient par tous ses instincts au passé, par tout son génie à l'avenir. Cependant la vie va son train, faite de compromis et d'affirmations provisoires toujours légitimes lorsque moralement elles sont bienfaisantes; le philosophe, comme les autres, „vit avant de savoir le secret de la vie", parce qu'il faut vivre. Il vit bien, il en a la conscience pure et satisfaite, mais il n'en est pas plus heureux, n'ayant pas la paix intellectuelle. La poésie s'éteint en lui, non qu'il la trahisse et cesse de lui rendre un culte; mais ce n'est plus le temps de rêver. Et c'est pourquoi, à l'issue de ce douloureux XIXe siècle,

l'œuvre philosophique de M. Sully Prudhomme est bien un symbole: celui de l'agonie de la Poésie et de la Foi mystique frappées au cœur par la Science grandissante."

Je ne sais si M. Hémon maintiendrait aujourd'hui cette conclusion écrite en 1907. Pour moi, je n'ai plus cette confiance en la „logique positiviste"; et la „Science grandissante" me semble être, chez plusieurs, un Absolu aussi révéré et aussi problématique que celui des Credo. Où sont donc ces „progrès foudroyants de la connaissance scientifique"? Je vois bien et j'admire certaines conquêtes: la télégraphie sans fils, l'aéroplane, mais je n'y vois aucun rapport avec les causes finales; les graphiques de la psychologie expérimentale sont d'une certaine utilité pratique, mais ils n'ont pas fait avancer la morale d'un seul pas. Bien plus: chez plusieurs d'entre nous, qui avons été déterministes, il y a une réaction spontanée, irrésistible, contre le positivisme.

Entendons-nous bien: le nombre et la qualité de ceux qui réagissent ne prouvent nullement que nous ayons raison, mais prouvent du moins que la vérité scientifique est loin d'être faite; en outre: bien que la question morale nous préoccupe vivement, ce n'est pas le besoin d'une morale-gendarme qui nous pousse à réagir; non, notre mentalité est assez scientifique pour accepter une preuve, *quelles qu'en soient les conséquences*, quand cette preuve est faite; mais celle du déterminisme est encore à faire.

Nous constatons que le progrès moral de l'humanité est dû en partie à la science, mais davantage encore à des intuitions d'un ordre tout différent. Ces intuitions n'étaient-elles que des mythes bienfaisants? Dans leur forme, sans doute; mais dans leur fond? cela n'est point encore prouvé. Nous constatons encore que la Science (si vieille déjà) n'est point en progrès constant; qu'elle a ses erreurs de méthode, ses exclusivismes dogmatiques et souvent ses impasses. Et nous croyons enfin qu'aujourd'hui précisément, la science, en tant qu'elle étudie l'homme, se trouve dans une impasse d'où il faut la faire sortir; partie du concept matérialiste, elle a, nous semble-t-il, confondu des phénomènes d'ordres différents et appliqué aux uns une méthode qui ne convient qu'aux autres. De là son information unilatérale, qui donne l'illusion d'une preuve. Quand la curiosité aura changé d'objet et de méthode, elle verra se renouveler des problèmes

qu'on croyait résolus[1]). Et ce ne sera ni la première fois dans l'histoire, ni la dernière.

Les positivistes seraient-ils peut-être gênés, à leur insu, par une crainte identique à celle qui paralyse tant de croyants? Ceux-ci redoutent dans la science, et ceux-là redoutent dans l'intuition, une atteinte au système qui fait leur paix intérieure. La noblesse de Sully Prudhomme est précisément de n'avoir jamais reculé devant l'angoisse; c'est en la traversant qu'il a trouvé la sérénité.

Il nous apprend à ne pas conclure, à ne jamais fermer notre âme à de nouvelles possibilités, à distinguer toujours la science qui prouve de la foi qui crée. Ce n'est pas un recul de la foi; c'est une ascension, où, grâce aux progrès de la science, la foi s'ennoblit sans cesse. De ces deux sœurs qui semblent ennemies, l'aînée sera-t-elle remplacée jamais par la cadette? Ce serait, comme dans le *Bonheur*, la vie figée dans la certitude. Si l'homme *savait*, goûterait-il encore la tendresse sacrée en baisant les yeux d'une femme et le front d'un enfant? L'amour est un acte de foi. On peut espérer néanmoins que les deux sœurs, sans se confondre, se réconcilieront un jour, quand la science aura enfin reconnu que l'humanité, patiente créatrice de liberté, trouve dans sa conscience, et non ailleurs, la loi suprême.

L'œuvre poétique et philosophique de M. Sully Prudhomme est donc bien un symbole; non pas de hier seulement, mais de demain aussi; non pas de l'agonie de la poésie et de la foi, mais de l'espérance humaine qui sans cesse reprend son envol de la vérité acquise à la lumière qu'on devine.

Commentant la parole de Pascal: „Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas", Sully Prudhomme a dit:

L'esprit fait le savant, le cœur seul fait l'apôtre,
Et sans lui le génie est grand sans majesté.
Ne séparons jamais ce sens divin de l'autre,
Car on n'a jamais cru ce qu'il a contesté.
(Epaves)

□ □ □

[1]) La psycho-analyse me semble être un de ces changements d'orientation; elle en est encore à ses débuts, souvent périlleux; mais elle compte déjà des succès certains, inattendus, grâce à une méthode toute nouvelle.